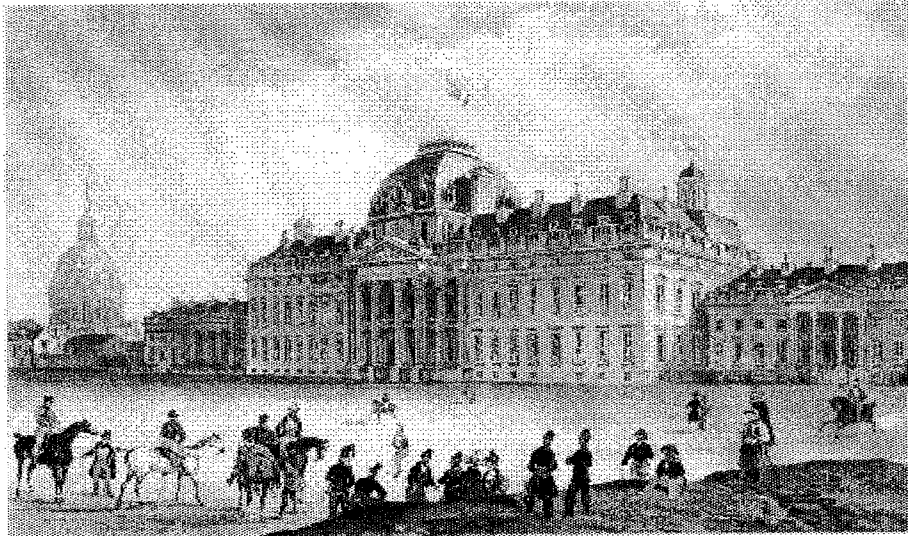


D2

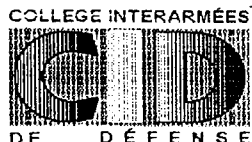
3° PROMOTION  
1995-1996  
Division D

## **Etude Particulière à Option 'La mort et le soldat'**



**ICA VINSON-ROUCHON  
LCL FESQUET  
LCL POPA  
CRP BOYER  
CBA LAMBIN-BERNOT**

**Sous la direction du Contrôleur Général des Armées HOFFMANN**



**DIVISION D**

**ETUDE PARTICULIERE A OPTION N° D2**

**LA MORT**

**ET**

**LE SOLDAT**

7 juin 1996

**ICA VINSON-ROUCHON  
LCL FESQUET  
LCL POPA  
CRP BOYER  
CBA LAMBIN-BERNOT**

# TABLE DES MATIERES

<b>TABLE DES MATIERES</b>	<b>2</b>
<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>4</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>5</b>
<b>CHAPITRE 1 - LES LIENS TRADITIONNELS DE LA MORT ET DU SOLDAT</b>	<b>7</b>
<b>1.1.- LES DIFFERENTES COMPOSANTES DE LA PRESENCE DE LA MORT DANS LE METIER DE SOLDAT.</b>	<b>7</b>
1.1.1.- LA MORT DONNEE	7
1.1.2.- LA MORT REÇUE	9
1.1.3.- LE SPECTACLE DE LA MORT	9
1.1.4.- LA MORT LATENTE	10
1.1.5.- LA MORT DELEGUEE	10
1.1.6.- LA MORT SANCTION	11
1.1.7.- LA MORT CHOISIE	11
<b>1.2.- LA PLACE DE LA MORT DANS LA STRATEGIE.</b>	<b>11</b>
<b>1.3.- L'IMPERATIF DE SENS.</b>	<b>12</b>
1.3.1.- LA POSITION DES RELIGIONS	12
1.3.2.- LA CAUSE A DEFENDRE	13
1.3.3.- LE GROUPE	14
1.3.4.- L'ESPRIT DE SACRIFICE	15
<b>1.4.- LES REPRESENTATIONS SOCIALES DE LA MORT DU SOLDAT.</b>	<b>16</b>
<b>CHAPITRE 2 - LA PRATIQUE AUJOURD'HUI : L'OCCULTATION DE LA MORT.</b>	<b>19</b>
<b>2.1- LE RETRAIT SOCIAL DE LA MORT AU SEIN DE LA SOCIETE CIVILE.</b>	<b>19</b>
<b>2.2.- LE PARADOXE DE LA SOCIETE MILITAIRE.</b>	<b>20</b>
<b>CHAPITRE 3 - LES PROBLEMES DE LA CONFRONTATION A LA MORT.</b>	<b>23</b>
<b>3.1.- GENERALITES - UNIVERSALITE DU PROBLEME.</b>	<b>23</b>
<b>3.2.- ACTUALITE DE LA CONFRONTATION.</b>	<b>24</b>
3.2.1.- LE RETOUR DE LA MORT REELLE	24
3.2.2.- LA MORT ET LES NOUVELLES MISSIONS	25
3.2.3.- LE SPECTACLE DE LA MORT	26

3.2.4.- LE ROLE DES MEDIAS	26
<b>3.3.- LES EFFETS DE LA CONFRONTATION.</b>	<b>26</b>
3.3.1.- LES EFFETS POSITIFS	27
3.3.2.- LES EFFETS NEGATIFS	27
<b>CHAPITRE 4 - ELEMENTS DE REFLEXION</b>	<b>29</b>
<hr/>	
<b>4.1.- LA PREPARATION DU SOLDAT A LA CONFRONTATION A LA MORT.</b>	<b>29</b>
4.1.1.- LE DISCOURS	29
4.1.2.- LA FORMATION PRATIQUE	30
<b>4.2.- PENDANT LA CONFRONTATION.</b>	<b>31</b>
4.2.1.- LA NECESSITE DE LA COHESION	31
4.2.2.- LE ROLE DES AUMONIERES	31
4.2.3.- LE RESPECT DES MORTS	32
<b>4.3.- APRES LA CONFRONTATION.</b>	<b>32</b>
4.3.1.- LA RECONNAISSANCE DE L'EXPERIENCE	32
4.3.2.- LA NECESSITE DE L'ACCOMPAGNEMENT	33
<b>CONCLUSION</b>	<b>34</b>
<hr/>	
<b>ANNEXES</b>	<b>35</b>
<hr/>	
<b>A.- RESULTAT D'ENQUETE</b>	<b>35</b>
<b>B.- BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>39</b>
A.- LIVRES	39
B.- ARTICLES	40

## REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont consacré du temps et qui ont contribué à l'élaboration de ce travail et en particulier :

- le Médecin-général (c.r.) CROCQ, du Secrétariat général à la défense nationale,
- le Général ESQUIVIE, commandant les écoles de la Gendarmerie nationale,
- le Vice-amiral GIRARD, directeur du personnel militaire de la Marine,
- le Colonel GENIN, du Centre des relations humaines de l'Etat-major de l'armée de terre,
- le Médecin-chef RAPHEL, du Centre de recherche du service de santé des armées,
- le Lieutenant-colonel MARTIN, du Centre d'études sur la sélection de l'armée de terre,
- le Colonel (e.r.) THIEBLEMONT,
- Monseigneur DUBOST, évêque aux Armées,
- le Pasteur GAUDRY, aumônier de la garnison de Vannes,
- le Rabbin BISMUTH, directeur de l'aumônerie israélite aux Armées,
- les stagiaires français de la 3<sup>o</sup> promotion du Collège interarmées de défense.

Nous tenons tout spécialement à exprimer notre gratitude à notre directeur de recherche le Contrôleur général des armées HOFFMANN, du Centre d'études en sciences sociales de la défense.

## INTRODUCTION

La prise en compte du problème de la mort et du soldat doit considérer d'une part la conception réaliste, scientifique et philosophique de la mort comme phénomène naturel, et d'autre part celle du soldat, l'une des créatures humaines les plus exposées à ce phénomène.

Il convient en premier lieu de préciser que l'étude de la mort ne peut être faite sans se référer à la vie. «*La mort est naturelle comme la vie*» disait Miller et nos ancêtres latins affirmaient : «*Media vita in morte sumus* » (Au milieu de la vie, nous sommes entourés de la mort).

La grandeur de l'homme, vis à vis des autres êtres vivants, consiste dans le fait qu'il sait qu'il meurt, et pour cela il faut qu'il fasse en sorte de tout éterniser, pour pouvoir n'importe quand reprocher à la mort l'injustice faite. La mort est arrivée comme un phénomène d'adaptation nécessaire pour le développement de la vie. Nous sommes ce que nous sommes pour prix de la mort naturelle.

La mort est inévitable, il n'est pas nécessaire d'y penser, mais instinctivement le but de la vie devient le combat contenu contre la mort. Ainsi, le sens de la vie devient éthique pour ceux qui luttent contre la mort en créant des pensées, de la beauté, ou en protégeant la vie. «*L'homme ne peut vaincre la mort que par la réflexion, car l'homme, biologiquement est faible comme un roseau, mais dans la pensée réside sa grandeur. L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant.* »<sup>1</sup>

Ce n'est pas la mort qui produit l'effroi, mais l'idée que l'on s'en fait, la crainte d'oubli de ceux qui restent, la peur d'un inconnu. L'homme doit donc apprendre à anticiper la mort pour permettre à sa vie d'être plus importante, plus généreuse, plus héroïque, parfois.

La guerre est l'une des plus anciennes activités de l'homme, qui s'y métamorphose en soldat. Il n'y peut pas tricher car, employé par nature dans des actions violentes, il peut y rencontrer la mort. La mort n'est pas seulement pensée, elle est.

Aborder le sujet de la mort et du soldat nécessite en préliminaire quelques précautions pour limiter le problème.

Les réactions humaines sont évidemment très distinctes en fonction des circonstances et de l'appréhension du phénomène. Mort naturelle, accidentelle, issue de la faute ou délibérée, ce document ne prétend pas couvrir de manière exhaustive l'ensemble des cas, ne serait ce que de manière catégorielle. Des précisions ça et là pourront être apportées.

La culture des peuples influe de manière décisive sur les mentalités, y compris, et peut-être en premier lieu, sur l'idée de l'homme et de sa mort. L'échelle des valeurs est en ce domaine

---

<sup>1</sup> Blaise PASCAL, *Pensées*

très disparate entre les continents ou les civilisations. L'étude se limite donc principalement à l'analyse dans le cadre de la nation française.

L'évolution des mentalités dans le temps n'a également pas été prise en compte et seul l'aspect contemporain du problème a été évoqué. Le survol historique, quand nécessaire, sera donc succinct.

Nous n'aborderons donc dans cette étude que la problématique vis à vis du soldat français d'aujourd'hui.

Après avoir rappelé comment l'image de la mort, dans la tradition, est rattachée au militaire nous verrons que, paradoxalement, elle a été évacuée de la vie quotidienne. Le retour brutal, ces dernières années, de la confrontation directe du soldat avec cette mort hypothétique engendre un éventail de problèmes auxquels nous apporterons *in fine* quelques éléments de réflexion.

## CHAPITRE 1

### LES LIENS TRADITIONNELS DE LA MORT ET DU SOLDAT

La guerre est « une épreuve de force entre des peuples, entre les parties d'un même pays ou, d'une manière générale entre deux adversaires qui cherchent à conquérir par la violence, ce qu'ils n'ont pu obtenir autrement ». Cette violence contient inéluctablement l'idée de la mort des protagonistes. Les militaires sont destinés à intervenir dans des conditions extrêmes ; la mort est donc partie intégrante de la spécificité militaire. Le sujet est cependant immense et mériterait d'être abordé selon différents angles : moraux, historiques, juridiques, psychologiques, politiques, religieux, sociaux, démographiques... nous nous contenterons ici de dresser un inventaire succinct des différentes approches que nos lectures et les rencontres ont permis d'esquisser.

#### 1.1.- LES DIFFERENTES COMPOSANTES DE LA PRESENCE DE LA MORT DANS LE METIER DE SOLDAT.

La mort a sa place dans les risques habituels de toute l'activité militaire; mais sa présence se situe au delà du « simple » risque de tuer ou d'être tué. Les relations du soldat à la mort peuvent être directes ou indirectes (selon qu'il risque ou non d'être personnellement tué ou de tuer), brèves ou prolongées (tir d'un sniper qui ne dure que quelques fractions de secondes ou accumulation de cadavres pendant des semaines comme au Rwanda...), la présence de la mort peut être manifeste (lorsqu'il est confronté à la mort de façon consciente) ou latente (lorsqu'il n'a pas directement conscience d'être inscrit dans ce type de relation, lorsque seule une démarche de réflexion *a posteriori* lui révèle un rapport à la mort). Ces distinctions peuvent se croiser avec les distinctions plus classiques du rapport à la mort du soldat : la mort donnée, la mort reçue, la mort en tant que spectacle, la mort déléguée, la mort sanction et la mort choisie... Nous ne déclinons donc pas l'arborescence complète des cas que ces deux analyses croisées pourraient révéler mais nous nous contenterons de décrire les principales catégories significatives.

##### 1.1.1.- La mort donnée

L'état de soldat autorise la transgression du tabou majeur de donner volontairement la mort. Ce pouvoir exorbitant peut, tout d'abord, être décliné sous deux aspects: l'aspect passionnel et l'aspect professionnel.

L'aspect **passionnel** renvoie, avant tout, à la notion de peuple en armes, animé par la haine de l'adversaire, à une lutte pour la survie. Certaines paroles de La Marseillaise traduisent cette vision de la mort donnée passionnellement au nom d'un idéal patriotique. Bien que l'on puisse concevoir que dans des sociétés plus modernes, où le contrôle de soi et de la collectivité est mieux assuré, cet aspect passionnel de la mort infligée s'atténue, l'histoire récente (débordements difficilement contenus dans des armées de libération, ex-Yougoslavie...) nous montre qu'il n'en est rien et que des réveils passionnels sont de plus en plus à redouter.

Cet aspect de la mort donnée n'est cependant pas spécifique à l'état de soldat, qui se caractérise plutôt par l'aspect **professionnel** de sa relation à la mort. L'aspect professionnel est le fait d'armées disciplinées où l'on tue sans passion, pour vaincre, mais aussi pour ne pas être tué. Cela exige un effort de l'homme armé sur lui-même et substitue le militaire au soudard. La caractérisation de l'état de soldat est l'exigence d'éthique et de sens de l'honneur : la contrepartie du droit de tuer est le devoir de risquer sa vie, voire de la sacrifier, et la contrepartie à l'attribution de la force est l'exigence d'éthique. L'honneur militaire et les lois de la guerre, lentement dégagés des coutumes, ont condamné les aspects passionnels de la mort : donner à la mort un aspect professionnel exige un certain respect de l'adversaire et la mise en place de codes de conduite. Ces deux aspects sont essentiels, et au cœur de la problématique, notamment vis-à-vis de la définition des frontières et de leur transgression :

- le non-respect par l'une des parties des « lois de la guerre » (massacre de blessés, non-respect du drapeau blanc...) qui canalisent et codifient le droit de tuer, entraîne, le plus souvent, une réaction violente, voire une escalade, même de la part de troupes disciplinées.

- le comportement d'une troupe dépend du statut qu'elle accorde à l'adversaire : certains combattants sont presque toujours considérés par leurs adversaires comme en dehors des lois de la guerre et leur statut de soldats est dénié. C'est le cas par exemple de francs-tireurs résistants à un occupant, ou de factions d'une guerre civile (comme les Vendéens, les Résistants français ne se virent pas reconnaître le statut de soldats). Le commandement peut alors s'estimer en devoir de protéger ses troupes d'un adversaire qui n'est pas un combattant régulier et qui ne respecte pas les lois de la guerre, ou en droit d'utiliser tous les moyens de lutte possible... On sait les exactions que cela a pu entraîner (« *entre la civilisation et la barbarie, il n'y a jamais que l'épaisseur d'une discipline* » a dit Georges Roux, parlant de la guerre civile espagnole).

### **Les différentes perceptions de la notion de mort donnée :**

Touchant à l'une des inhibitions culturelles fondamentales, donner la mort en étant soldat renvoie, en outre, à un éventail très large de contextes et donc de perceptions possibles. Leur inventaire et l'analyse renvoient cependant toutes à la notion de responsabilité.

Il convient, en effet, déjà de distinguer le cas du décideur et de l'exécutant qui peut se réfugier derrière l'obéissance aux ordres, cette distinction étant transposable à toute la structure hiérarchique d'une armée, la responsabilité ultime des morts pouvant être attribuée au pouvoir déclencheur de la guerre.

On peut ensuite décliner tous les niveaux d'implication apparente et de responsabilité directe dans l'acte de donner la mort: les perceptions individuelles et collectives sont en général différentes entre celles du fantassin dans un corps à corps, du tireur d'élite, du pilote de chasse délivrant ses munitions en « *stand off* », du transmetteur se contentant de véhiculer l'ordre... ou de l'ingénieur mettant au point l'efficacité « terminale » d'un armement. Nombre d'auteurs (Barrois, Défourneaux) opèrent, dans ce contexte, la distinction entre le militaire, le soldat et le guerrier, en fonction de leur niveau d'implication dans l'acte de combat et donc dans celui de donner directement la mort.

On peut, cependant, remarquer que, sur le fond, il ne s'agit que de protections morales faciles car déléguer l'acte de donner physiquement la mort à des tiers, voire à des armements anonymes ne dédouane pas de la responsabilité morale d'y contribuer, même de façon lointaine ou indirecte.

Le fait de donner la mort doit pouvoir s'adosser à un sens, transcendant cette transgression. Cela est également le cas de la mort reçue que nous abordons ci-après.

### **1.1.2.- La mort reçue**

Le risque de mort est inséparable de l'autorisation de donner la mort dans l'état de soldat, il n'est que la traduction de la dramatique symétrie de la situation : « *le but du soldat n'est pas de donner sa vie pour son pays mais de faire en sorte que son adversaire le fasse* » (général Patton).

Ce risque de mort est la composante fondamentale de l'état de soldat et il sous-tend tout son engagement, sa formation et son vécu : le stress de guerre est intimement lié au stress de mort.

Tout comme dans le cas de la mort donnée on peut opérer la distinction classique entre le militaire, le soldat et le guerrier, en fonction du niveau d'exposition à ce risque. On peut cependant remarquer que les conditions nouvelles des engagements : frappes dans la profondeur, frappes sur les « centres nerveux » des armées plutôt que sur les forces vives, armes NBC... brouillent ces distinctions classiques car nul ne peut se déclarer totalement à l'abri, ce qui ajoute au stress de guerre, et donc de mort, car l'homme n'est plus maître du niveau de risque qu'il prend volontairement (nombre de publications décrivent, en effet, les ravages que cette incertitude a causé pendant la guerre du Golfe).

De même que dans le cas de la mort donnée, il n'y a de perception de la mort reçue qu'en fonction d'un contexte. Par exemple, cette perception est éminemment dépendante des moyens de « divertissement » offerts par la technique (servants de systèmes d'armes complexes qui peuvent plus facilement se détourner de cette pensée, car concentrés sur les procédures, à comparer au fantassin armé d'un seul fusil, au contact direct avec l'adversaire...). La crainte, le refus ou l'acceptation, et les conséquences de la confrontation effective avec ce risque de mort, sont fonction, d'une part du prix que l'on accorde à la vie, mais aussi et surtout du sens que l'on peut attribuer à cette mort. Sachant qu'il s'agit là de notions essentielles elles feront l'objet de développements particuliers dans la suite de ce rapport.

### **1.1.3.- Le spectacle de la mort**

De tout temps, le spectacle de la mort de tiers a fait partie de la guerre : spectacle de la mort des ennemis qui concrétise l'acte de transgression commis, spectacle de la mort de camarades d'armes qui matérialise son propre risque de mort... Mais nous évoquerons ici, en outre, la vision des morts tiers tels les populations civiles (découverte de charniers...) ou des protagonistes d'un combat auxquels le soldat n'est pas forcément partie prenante. L'histoire récente (camps de la mort, Bosnie, Rwanda...) nous montre à quel point cette composante de la présence de la mort peut devenir majeure et perturbante dans les engagements actuels. Elle renvoie, en effet, non seulement à la conception classique de la présence « normale » de la mort dans la guerre, mais souvent s'y surajoute une composante de cruauté, d'injustice (contraire aux lois de la guerre), voire d'ignominie, qui lui confère une dimension supérieure et métaphysique. Sortant, en effet, du cadre des « normes » et du sens que l'on tente, tant bien que mal, de voir derrière la mort dans la guerre, elle renvoie, de ce fait à des questions et des doutes plus fondamentaux sur le sens de l'humain et place chacun devant ses propres interrogations vitales.

L'intensité de la perception et les conséquences sont là aussi éminemment dépendantes du contexte : la brutalité ou non de la découverte, l'effet de masse (Rwanda), la possibilité d'identification personnelle du soldat avec les victimes (enfants de Bosnie qui le renvoient à ses propres enfants...), renvoi à des réminiscences culturelles (images des camps de la mort). L'importance d'une préparation psychologique semble importante dans ce contexte pour éviter un investissement affectif.

#### **1.1.4.- La mort latente**

Comme souligné dans l'introduction, la manifestation de la présence de la mort n'est pas toujours consciente dans l'esprit du soldat, elle est parfois cachée dans une symbolique ou diffuse. La prise de conscience de sa présence doit alors être le fruit d'une démarche intellectuelle plus ou moins perturbante.

Sur le plan de la symbolique on peut se référer à certains rites «sociaux» spécifiquement militaires (cérémonies, étendards, chants...) sur lesquels nous reviendrons plus loin.

En revanche, une composante intéressante de cet aspect de présence latente de la mort, car de plus en plus d'actualité dans le cadre des nouveaux engagements, réside dans la confrontation aux situations de misère extrême et de pénurie. Lorsque les biens de première nécessité sont échangés et consommés dans un environnement marqué par la rareté, on est confronté à une manifestation latente de la mort. Jean-Paul Sartre et Jean Beaudrillard ont montré comment les économies fondées sur la rareté et la pénurie avaient pour principale finalité de gérer socialement le problème de la mort (« *il n'y en aura pas pour tout le monde* »). Gérer cette pénurie, et c'est souvent au militaire que revient cette tâche dans le cadre des nouvelles formes d'interventions, revient à « choisir ses morts ». Bien qu'il ne s'agisse pas d'une confrontation aussi brutale et aiguë que les précédentes, cette dernière peut être source de perturbations car souvent plus pernicieuse, car non consciente (certaines publications récentes ont montré, notamment dans le cadre des engagements de Bosnie, combien des soldats ont été marqués par cette expérience).

#### **1.1.5.- La mort déléguée**

Il s'agit là d'un aspect du rapport à la mort qui touche plus particulièrement l'encadrement et les officiers. En effet, bien qu'une des responsabilités majeures de l'encadrement soit la préservation des hommes et que tout soit fait pour éviter les pertes (formation, discipline, consignes...), le risque est toujours présent. L'officier par le pouvoir de décision et qui lui est accordé, a la capacité de désigner ceux qui vont courir ce risque, et éventuellement mourir. On conçoit que ce pouvoir peut être perturbant, surtout lorsque le cadre a la certitude préalable que tous ses hommes ne reviendront pas de la mission pour laquelle il les désigne.

On peut également faire référence à la notion de mort déléguée dans le cadre de l'emploi de mercenaires ou, de façon plus actuelle, lorsqu'on évoque la Légion. Les nations ont souvent cherché à préserver la vie de leurs fils par l'emploi « par délégation » de troupes étrangères. Nous ne nous étendons pas plus ici sur cette notion, mais nous y reviendrons lorsque nous analyserons le problème du sens à donner à la mort du soldat, dans le cas de la Légion notamment, ce sens peut prendre une tournure particulière.

### **1.1.6.- La mort sanction**

Cette notion n'est plus d'actualité aujourd'hui, tout au moins dans nos sociétés occidentales. Il est intéressant de noter qu'une des formes de la mort reçue en temps de guerre peut être celle de la mort disciplinaire. Les nations demandent à leurs soldats non seulement de prendre le risque de mourir pour elles, mais elles exigent, en outre, qu'ils le fassent avec bonne volonté et un courage sans faille. Jusque très récemment, dans la plupart des armées, les mutineries et la désertion face à l'ennemi, en temps de guerre, étaient punies de mort.

De même, au plus haut niveau, le commandement a ainsi pu se voir sanctionné lorsque le pouvoir en place estimait qu'il avait failli à son devoir : la Convention fit, par exemple, exécuter les généraux qui, comme Custine à Mayence, avaient capitulés dans des conditions cependant honorables, pour mettre fin aux souffrances de leurs armées assiégées et des populations civiles. La résurgence de ce type de sanctions a été manifeste dès lors que la guerre a pris, notamment au XX<sup>e</sup> siècle, un caractère idéologique. Les forces armées étaient surveillées, à tous les niveaux, par des organisations qui cumulaient les fonctions de police et de prédication (les commissaires politiques ne sont que la résurgence du corps des représentants en mission de la Convention ou des moines ligueurs des guerres de Religion françaises ...).

### **1.1.7.- La mort choisie**

Le choix du suicide est, certes, marginal et correspond à des cas extrêmes ; il mérite cependant d'être mentionné.

Plusieurs cas peuvent être mis en relief. Tout d'abord le cas du militaire qui place l'honneur à servir la cause pour laquelle il combat avant sa vie propre, et qui ne peut admettre de se rendre vivant ou qui ne peut admettre d'avoir conduit ses hommes à la mort et d'avoir survécu. Il s'agit, certes, d'exemples extrêmes qui poussent au paroxysme la notion de devoir et d'esprit de sacrifice, avant même la notion d'efficacité (sur lequel nous reviendrons plus loin), mais ils ont existé et pas seulement dans l'armée japonaise de la deuxième guerre mondiale. De même, on peut mentionner la forme la plus extrême de l'esprit de sacrifice qui est le fanatisme qui pousse au suicide « efficace » face à l'ennemi, comme le firent les Kamikazes de la seconde guerre mondiale. Il est à noter que ce phénomène n'a quasiment jamais touché nos armées occidentales, car ne correspond pas à la culture européenne.

Un cas limite peut cependant être signalé c'est celui des Résistants à l'occupant allemand qui, pris, se sont suicidés pour ne pas parler et protéger ainsi leurs camarades. Bien que l'occupant leur déniait le statut de combattants, on peut cependant considérer qu'il s'agissait de l'accomplissement ultime d'un devoir de soldat.

## **1.2.- LA PLACE DE LA MORT DANS LA STRATEGIE.**

Ce point peut être intéressant à analyser car la mort infligée à l'adversaire n'a pas toujours eu la même place dans la stratégie :

Suivant les conceptions stratégiques en faveur jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, on cherchait à s'emparer de villes ou de provinces, pour tenir des points stratégiques, mais le but n'était pas de

détruire les forces de l'adversaire, celles-ci se détruisaient d'elles mêmes par la retraite, le manque de vivres, le manque de soldes... La « stratégie des accessoires » consistait à ôter à l'adversaire ce qui était le plus facile à prendre, sans risques majeurs, à se saisir de gages afin de le contraindre à la négociation. Dans cette stratégie la mort de l'ennemi et les massacres étaient, certes, inévitables, mais en quelque sorte « accessoires ».

Les conceptions stratégiques changent à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (avec, notamment, Frédéric II, Napoléon, Jomini, Guibert et Clausewitz). Disposant d'une puissance de feu nouvelle, le commandement n'envisage plus seulement d'occuper le terrain et de prendre des gages, mais de détruire les forces armées de l'adversaire et de le mettre physiquement hors de combat, pour le contraindre à négocier. Il faut, en particulier, qu'il ne puisse se soustraire à la destruction par la retraite : la mort est passée au centre de la stratégie. Cette stratégie connaîtra son apogée avec les guerres industrielles du XX<sup>e</sup> siècle. Elle conduit à l'augmentation des effectifs, à l'emploi d'armes de plus en plus meurtrières et a été génératrice des hécatombes des deux guerres mondiales. La grande bataille de Verdun en 1916 avait, en effet, de façon sous-jacente, un objectif « démographique ». Le commandant en chef allemand Falkenhayn, pensant que les Français feraient tous les sacrifices nécessaires pour défendre Verdun et estimant que les pertes françaises seraient supérieures aux pertes allemandes, s'engage dans une bataille d'usure pour saigner les réserves humaines de l'adversaire. La seconde guerre mondiale a même été caractérisée par l'extension de cet objectif stratégique aux populations civiles (bombardements de terreur...).

### **1.3.- L'IMPERATIF DE SENS.**

L'acceptation de la responsabilité de tuer et d'être tué qui sont, malgré les autres formes possibles de la confrontation avec la mort, au coeur de l'engagement et du vécu du soldat ne sont concevables que s'il est capable d'attribuer un sens à cette mort, sens qui puisse la motiver intellectuellement et affectivement. Un travail de rationalisation mentale et une prise en charge collective du problème sont indispensables pour que les transgressions du tabou de tuer et la mise en danger de sa propre vie soient concevables. Nous examinerons successivement quelques uns des différents axes, pouvant donner un sens à la mort reçue ou donnée au combat.

Quand la signification de son action échappe au soldat qui met sa vie en jeu (« *mourir pour Danzig ?* ») la crainte qui peut le saisir alors n'est pas d'être tué, mais d'être assassiné, c'est à dire de perdre le sens de son sacrifice.

Cet impératif de sens est flagrant lorsque l'on examine les cas où il fait défaut, par exemple, les pertes fratricides et les morts par accidents sont toujours vécus de façon très difficile. De même lorsque le soldat ne sent pas derrière lui la nation partager la cause pour laquelle il est en si grand péril, les effets peuvent être dévastateurs comme l'ont montré les difficultés de retour des soldats de la guerre du Vietnam.

#### **1.3.1.- La position des religions**

La guerre tient une très grande place dans la mythologie des sociétés historiques et les religions ont quasiment toutes tentées de donner un sens aux guerres et donc à la mort associée. Le lien entre les religions et la guerre se distendra ensuite lorsque prévaudront les théories modernes « laïcisées » sur la guerre.

Dès l'Antiquité, de même que les dieux se battent entre eux, les hommes se font la guerre, les dieux s'intéressent à cette guerre et lui donnent un sens : la défense de la cité est inséparable de la défense des dieux qui la protègent. La guerre est, d'autre part, sacralisée par des rituels la précédant, durant son déroulement et sa fin. Le guerrier connaît lui même des rapports privilégiés avec le sacré qui donne donc un sens à sa mort éventuelle.

Dans les trois grandes religions monothéistes (Judaïsme, Christianisme et Islam) la justification de la guerre occupe une place inégale. La seule grande religion à avoir intégré le problème de la guerre au point d'en faire, sous un de ses aspects particuliers, le djihâd, un des préceptes du croyant est l'islam. La mort reçue par le musulman, en combattant pour sa foi, ne pose donc pas de problème eschatologique.

L'Ancien Testament et le Nouveau Testament donnent lieu dans le christianisme à des interprétations, parfois contradictoires, sur la guerre que l'on peut ramener à trois grandes tendances :

- le principe de la non-résistance à la violence présent dans le christianisme primitif, qui sera dans une certaine mesure repris par le protestantisme et qui donnera naissance à tout un courant pacifiste,
- le courant providentialiste qui tente, *a contrario*, de justifier la guerre en elle-même,
- le courant « classique » de l'église catholique, qui affirme le caractère licite de la guerre, mais sous certaines conditions. Ce courant est celui qui a conduit à l'élaboration de la doctrine la plus complète : il s'agit de la doctrine de la **guerre juste**, qui tente de concilier le précepte général de non-violence et la possibilité de faire la guerre, en l'autorisant sous certaines conditions (on conçoit que la définition de la justesse d'une guerre fût, durant des siècles, au coeur des débats...). Toutefois, si le salut n'était pas compromis par le seul fait de donner la mort en combattant, encore fallait-il engager le combat en état de grâce, d'où la pratique d'absolutions collectives qui, même données en dehors des champs de bataille, avaient en quelque sorte une valeur permanente.

Trois raisons conduisirent au déclin de cette doctrine qui connût son apogée au XVI<sup>e</sup> siècle :

- la Réforme qui fait non seulement perdre à la chrétienté occidentale son unité religieuse, mais marque un retour au pacifisme originel,
- l'affirmation de la souveraineté des Etats : c'est à chaque Etat de décider de la justesse d'une guerre et des moyens à employer,
- les progrès de la croyance dans la raison qui font reculer le discours théologique pour y substituer un discours laïc fondé sur le droit des gens.

Ce n'est qu'au XX<sup>e</sup> siècle, suite aux traumatismes des deux guerres mondiales, que l'on vit réapparaître un certain retour à cette morale traditionnelle : tuer un injuste agresseur alors que l'on cherche à se protéger ou à protéger des victimes n'entraîne aucune qualification morale, c'est l'agresseur qui est responsable de sa propre mort...

### 1.3.2.- La cause à défendre

Il est clair que, dès les débuts de l'humanité, l'origine des guerres fut, en général, les conflits liés à la défense d'une terre, d'un monarque, d'une nation, d'un Etat, de la Loi, ou d'une

idéologie politique, ensemble de causes qui fournissaient un sens essentiel à la mort donnée et reçue au combat, car liées à la défense d'intérêts ou de valeurs permettant d'élever cette mort au rang d'une certaine dignité humaine et de lui attribuer un sens spirituel, moral ou patriotique.

En effet, le soldat, qu'il soit conscrit, volontaire, professionnel ou mercenaire, doit être éduqué en vue de développer en lui l'esprit de sacrifice. On lui enseigne non seulement les techniques de la guerre, mais un des buts de son éducation est de lui construire une infrastructure psychologique. Sans elle, le combattant même expert dans le maniement des armes aurait tôt fait de les abandonner en cas de danger. L'infrastructure psychologique, fruit de l'éducation des soldats, doit leur faire admettre d'une manière ou d'une autre, par la persuasion, la peur, l'appât du gain ou des honneurs, de mourir avec bonne volonté. Mais la fourniture d'un prétexte enthousiasmant, dont chacun pourra reprendre une parcelle à son compte et s'en estimer personnellement investi, a toujours été une des plus efficaces. Chaque fois qu'une idéologie est usée, elle doit être relayée par une nouvelle croyance : par exemple, en France, durant les guerres révolutionnaires, l'ardeur guerrière eût d'abord pour support les idées de la Constituante, puis celles de la Terreur, puis la croisade républicaine du Directoire, puis l'enthousiasme pour un chef de génie.

Il est important de noter, en outre, que l'exigence de sens est telle que lorsque le sens initial du combat perd sa valeur, le soldat peut s'en construire un autre, plus personnel et plus modeste, pour continuer d'accepter de mourir. Par exemple, des textes montrent, que durant la guerre de 14-18, ni les idéaux patriotiques, ni les valeurs républicaines n'ont pesé très longtemps. En revanche, les récits de soldats montrent que la défense d'une terre, sacralisée par le sang et leurs camarades morts et enfouis, a fait partie des éléments qui ont donné un sens aux souffrances endurées et aux nouveaux morts. On retrouve, en outre, dans cet exemple toute la symbolique de la terre si présente chez Péguy.

On peut, de façon symétrique, noter que tout comme la cause est nécessaire pour donner un sens à la mort, la mort a valeur de procédé de démonstration pour une cause. Toute idée pour laquelle des gens se sont fait tuer prend aux yeux des hommes un caractère sacré et indiscutable. Comme le disait Trotsky « *les idées au nom desquelles on verse le sang sont de ce fait des absolus* ». De même, sur le plan militaire, on attribue à un général au cours de la campagne d'Italie, en 1944, le mot suivant : « *Les états de pertes sont la meilleure des propagandes* ».

### 1.3.3.- Le groupe

Nombre d'auteurs, tels Ardan du Picq, ont montré que le problème de la mort et la peur de la mort étaient au coeur de l'inconscient collectif de tout système armé. La discipline, l'organisation des unités, les solidarités horizontales et verticales sont autant d'éléments visant à faire face à cette peur de la mort. Le groupe est le lieu essentiel de la constitution des défenses du soldat face à la mort:

- il est le creuset d'une solidarité permettant une confrontation mutuelle, un affrontement collectif du danger et une prise en charge collective de cette crainte, ainsi que du travail de deuil nécessaire après chaque mort, qui marque une rupture de la communauté.

- le groupe, par son niveau d'autonomie, acquiert la responsabilité d'une mission qui le rend dépositaire d'une parcelle de la cause pour laquelle il combat, ce qui donne un sens tangible au sacrifice éventuel.

- il peut dans certains cas devenir lui même porteur du sens du sacrifice. Quand par la force de sa cohésion et de ses rituels propres, le charisme de ses chefs, le soldat, indépendamment de la cause à défendre, devient prêt à se faire tuer pour le groupe. Le cas de la Légion peut être considéré comme une illustration de ce principe.

- la présence des anciens dans le groupe (« ceux qui ont survécus ») permet une transmission de l'expérience de la mort.

Il est à noter que l'on retrouve dans certains de ces points un aspect tribal et coutumier de la guerre primitive (rituels, initiation, transmission orale, respect des anciens...), et l'on remarque que, dans le cas des troupes d'élites (commandos, Légion, GIGN...), confrontées à un risque extrême de mort, ces aspects sont très développés.

#### **1.3.4.- L'esprit de sacrifice**

Au delà des causes pour lesquelles le soldat est prêt à mourir, et au delà de la cohésion de groupe qui peut devenir une raison en soi, peut exister un complexe de sacrifice dépassant ce que requiert l'efficacité du combat. C'est, par exemple, le sacrifice des saint-cyriens qui firent le « Serment de 14 » ou celui, une guerre plus tard, de l'escadron de lanciers polonais se lançant à l'assaut d'une division blindée allemande. Ces sacrifices héroïques avaient-ils pour effet d'exalter le patriotisme des survivants et par là leur ardeur au combat, ou au contraire ont-ils inutilement privés la patrie de soldats de valeur au moment où elle en avait le plus besoin? Les deux thèses ont leurs défenseurs... On peut, cependant, noter que l'on touche ici au fond culturel de chaque nation, si la France et la Pologne ont su produire un certain nombre d'actes d'héroïsme gratuits, avec un état d'esprit qui procède du « beau geste ». Les Etats-Unis ont, en revanche, produit de grands chefs de guerre, tels Patton, efficaces, peu enclins aux envolées romantiques et faisant primer l'efficacité sur le beau geste.

Pour prolonger la problématique du sacrifice opposé à la mort « efficace », il est possible de s'interroger sur la tendance française de commémorer des sacrifices associés à des défaites (Camerone, Bazeilles, le sacrifice des EOR de Saumur en 1940, Diên-Biên-Phû...) alors que dans nombre d'armées étrangères, des sacrifices sont également évoqués, mais dans le cadre de victoires. Par exemple, les parachutistes allemands commémorent la prise de l'île de Crête par leurs anciens en 1941 et le monument à la gloire des Marines US évoque la prise de l'île d'Iwô-Jima en 1945.

Une tentative sinon d'explication, mais de description de contexte, peut être esquissée en remarquant que l'on touche là à des notions qui confèrent à la mort du soldat une dimension proche du sacré. En effet, le sacrifice peut être interprété, au delà de la manifestation de l'attachement suprême à un idéal, comme la résurgence de fonds mystiques ancestraux. Le sacrifice se caractérise par une destruction volontaire, dans un but propitiatoire, éventuellement conjuratoire, et de toutes les formes de destruction gratuites, la plus prisée est celle de la destruction d'une vie. Dans ce contexte, le sacrifice est interprétable comme la volonté d'offrir sa propre vie pour que d'autres vivent, il vise au salut des générations futures.

Comme tout acte social, le sacrifice comporte, en outre, une hiérarchie, les vies les plus nobles sont les plus prisées. Il est donc d'autant plus méritoire qu'il porte sur des êtres auxquels on tient le plus, l'intensité de la foi se mesure à la grandeur du sacrifice. Un des exemples frappants de ce phénomène peut être trouvé dans la symbolique attribuée durant la première

guerre mondiale à la mort des écrivains et intellectuels tels Péguy, Psichari, Fournier ou Pergaud (au total plus de 403 hommes de lettres français trouveront la mort dans ce conflit). Au delà du consentement au sacrifice, exprimé de façon quasi-mystique par certains (tel Péguy), leur mort est récupérée par leurs amis et disciples pour renforcer la mystique combattante, elle permet de symboliser le consentement de la nation à la guerre via l'importance du sacrifice consenti. « *Le voilà sacré. Ce mort est un guide, ce mort continuera plus que jamais d'agir, ce mort plus qu'aucun est aujourd'hui vivant.* » Par ces mots Maurice Barrès, annonçant la mort de Charles Péguy, transcendait cette disparition pour en faire un symbole du consentement au sacrifice et du héros mort face à l'« odieux » ennemi dans un combat de la civilisation supérieure contre la barbarie.

#### **1.4.- LES REPRESENTATIONS SOCIALES DE LA MORT DU SOLDAT.**

Comme évoqué dans le cadre de la présence latente de la mort, le culte des morts est une donnée essentielle de la société et de la symbolique militaire. En effet, la plupart des manifestations ont pour toile de fond l'évocation de la mort qu'elle soit peu explicite, dans l'évocation de batailles gagnées ou, plus manifeste, au travers de l'évocation de sacrifices purs. Les fréquentes références aux « anciens », aux « morts », les dates commémoratives, les chants, les salles d'honneur, les monuments, les étendards, les décorations... sont autant de rites sociaux de célébration de la mort.

Il est cependant intéressant d'examiner, au delà du seul cercle de la société militaire, quelles sont ou ont été les grands traits de la représentation sociale de la mort du soldat. Nous éluderons volontairement la période Antique pouvant, en soi, faire l'objet d'une étude particulière et nous nous contenterons d'esquisser une courte analyse ayant pour cadre l'histoire récente de la France.

**Jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle**, il ne semble pas y avoir eu de grandes distinctions dans les honneurs funéraires pour les morts militaires. C'est avant tout la représentation religieuse de la mort qui prime.

**A partir du XVII<sup>e</sup> siècle**, notamment durant les hécatombes de la guerre de Trente ans, un cérémonial particulier s'instaura, mais avec hiérarchie : seuls les officiers avaient droit à des honneurs à caractère militaire, les anonymes en revanche n'échappaient guère aux charniers collectifs des champs de batailles et n'avaient même, en général, que rarement droit à des inhumations religieuses. Sous le règne de Louis XIV, un cérémonial militaire commença à être réglementé et étendu à tous. Des tombeaux particuliers, à caractère militaire marqué, comme celui de Turenne, commencent à être érigés.

**Le XVIII<sup>e</sup> siècle** voit apparaître, dans l'opinion, les premières marques d'une certaine sensibilité humanitariste vis à vis des morts du champ de bataille.

**La Révolution française** marquera, cependant, une rupture notable dans la conception de la mort du soldat. Les hécatombes des guerres révolutionnaires et napoléoniennes (les auteurs s'accordent pour un chiffre d'environ 1,4 millions de morts français) seront, avec l'apparition du citoyen-soldat, marquées par deux composantes essentielles : celle du culte du héros et celle de la mort militante.

- **Le culte du héros** : esquissé avec la Renaissance et le retour des thèmes antiques, ce culte sera transformé dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et les guerres

révolutionnaires. En effet, le héros n'est plus celui qui a accompli des prouesses extraordinaires, mais celui qui a donné sa vie, pour sa patrie. Sa mort devient un sacrifice exemplaire. Parallèlement au recul du sentiment religieux, la mort au combat ne se confond plus, dans l'au-delà, avec la mort ordinaire (sous l'Empire sera évoqué « le Paradis des Braves »). Le culte du héros tombé les armes à la main tend à remplacer le culte des saints. A la base de ce culte réside la pieuse fiction que tous les soldats, victimes de la guerre, ont été des héros, même lorsque leur mort est indirecte ou l'effet d'une malchance. Le culte des grands soldats sera institutionnalisé et le transfert des cendres de Turenne aux Invalides marquera la création d'un Panthéon militaire.

- **La mort révolutionnaire** : la mort du soldat pour la patrie représente le juste sacrifice pour la conquête de la Liberté, il s'agit d'une mort militante. La mort du soldat-citoyen est à la fois idéologique, personnelle et professionnelle, elle est exemplaire et à la portée du plus grand nombre. Le plus grand nombre doit donc voir sa mémoire honorée. Les sociétés populaires enregistrent soigneusement le nom de leurs morts au combat et la mention des tués à l'ennemi devient précise et laudative. A Valmy sont érigés les premiers monuments aux morts.

A la fin de la période napoléonienne l'enthousiasme et le désir de gloire sont loin d'enflammer toute la société, le service militaire est redouté et l'on voit apparaître des systèmes d'« assurances » contre le mauvais tirage au sort, sortes d'assurances contre la mort du soldat.

**La guerre de 1870** marque encore une nouvelle phase dans la représentation de la mort militaire. La guerre fût courte, mais sanglante (en 6 mois, près de 300 000 soldats français et allemands furent tués) et la défaite eût deux conséquences importantes : le culte des soldats ayant donné leur vie pour la défense de la patrie et la volonté de revanche. Sur le plan pratique cela se traduit par :

- l'instauration du service militaire pour tous (Lois de 1872, 1889 et 1905). L'impôt du sang est uniformément exigé et les systèmes d'assurance disparaissent,

- le développement très important des tombes et monuments commémoratifs, individuels ou collectifs. Des associations (comme « *Le Souvenir Français* ») se donnèrent pour tâche de perpétuer le souvenir des morts pour la défense nationale,

- la représentation de la mort militaire, influencée par les courants artistiques contemporains, se fit très macabre et emphatique. La guerre de défense nationale, puis le service militaire obligatoire et l'idée de la revanche redonnèrent à la mort militaire un caractère militant.

Les hécatombes sans précédents de la **guerre de 1914-1918** conduisirent à la multiplication des tombes de soldats identifiés, de cimetières militaires, d'ossuaires et de pèlerinages du souvenir. Chaque commune érigea son monument, avec la liste nominative de ses morts. De même, des plaques commémoratives apparurent dans les administrations, les lycées et certaines entreprises. Mais la lutte de tout un peuple mobilisé, le sacrifice de millions d'hommes jeunes devait donner au culte du souvenir la forme la plus dépouillée qui soit : le tombeau du soldat inconnu. La symbolique de la flamme est reprise de l'Antiquité et le choix d'un soldat, et non d'un chef, traduit la volonté d'honorer les morts les plus humbles, idée en rapport avec la conception démocratique de l'armée nationale et du soldat-citoyen.

Durant la **seconde guerre mondiale**, la mort militaire se fond dans l'ensemble des morts, résistants, victimes civiles, déportés... et, en France, on constate qu'elle n'est pas toujours considérée avec la même emphase que celle des combattants civils (les morts, souvent héroïques, de la violente campagne de juin 40 sont, en effet, rarement évoqués). C'est à l'occasion de cette guerre que l'on voit apparaître la notion de « mort pour la France » qui, étant donné la grande diversité des circonstances de mort, couvre plus largement la mort « militaire » que celle de mort « au Champ d'honneur », jusqu'à la première guerre mondiale strictement réservée à la mort sur le champ de bataille.

Les guerres suivantes, à savoir celles **d'Indochine et d'Algérie**, mirent en relief un nouvel aspect de la perception sociale des morts au combat. En effet, l'absence de péril pour le sol national, et le caractère idéologique de l'interprétation de ces guerres induisirent une nette différence de perception entre les morts. La mort d'un soldat « de carrière » est normale (« *il est payé pour cela* ») alors que celle de l'appelé est intolérable (il reste un « civil » à protéger). Le tribut payé par l'armée d'active en Indochine fût de 76 000 hommes, dont certains par suites de sabotages, du fait de leurs propres compatriotes, au nom d'une autre idéologie. La guerre d'Algérie fit, en revanche, trois fois moins de morts, mais reste vécue comme une expérience dramatique par toute une génération, car le contingent était engagé.

Par ces quelques exemples tirés de la récente histoire de France on constate donc que la perception sociale de la mort du soldat est éminemment dépendante de la place de l'armée dans la société et de la perception des enjeux de la guerre où il a mis sa vie en péril, ainsi que des structures psychosociologiques du moment.

## CHAPITRE 2

### LA PRATIQUE AUJOURD'HUI : L'OCCULTATION DE LA MORT.

Dans une société civile qui a progressivement refoulé la mort dans le domaine privé<sup>2</sup> et nie ainsi sa dimension sociale, la communauté militaire conserve, par essence, une certaine expérience de la mort. Cependant cette expérience demeure occultée par la technique, la nature des engagements opérationnels et l'action des relais d'opinion.

#### 2.1- LE RETRAIT SOCIAL DE LA MORT AU SEIN DE LA SOCIETE CIVILE.

L'homme a toujours aspiré à l'immortalité ou à l'éternelle jeunesse. La connaissance de la mort a ainsi suscité depuis la préhistoire des représentations et de pratiques d'une étonnante diversité. Abordée comme un voyage dans de nombreuses civilisations, la mort a été l'objet de nombreux rites de passage depuis la purification des proches et des objets du mort (Egypte, Pérou, Polynésie) jusqu'aux rituels de séparation définitive (incinération, enterrement, etc.) et de nouvelles relations entre le monde des vivants et celui des morts (Afrique noire, Mélanésie). Dans tous les cas, si la disparition d'une personne est ressentie comme une perturbation pour le groupe auquel elle appartient, la mort appelle une affirmation de la cohésion de ce groupe ainsi que la proclamation de son identité et de sa survie. Au-delà des différences importantes que revêtent les pratiques culturelles, ces rituels funéraires constituent une prise en charge sociale de la mort et caractérisent les sociétés dites traditionnelles.

En revanche, dans nos sociétés industrialisées, la mort est désormais rejetée et ne constitue plus un fait social.

La fin des grandes guerres meurtrières, la disparition des grandes épidémies, l'allongement de l'espérance de vie participent aujourd'hui à cet éloignement de la mort de notre quotidien et de nos lieux de vie. De plus, nos sociétés d'abondance se caractérisent par le primat de la réalité économique, l'émergence et la domination de la conscience individuelle sur une quelconque identification collective. La mort devient alors accidentelle, étrangère, une agression dont la science devrait nécessairement venir à bout. Les manifestations de la mort se font discrètes, le décès a lieu dans la majorité des cas dans les hôpitaux, le défunt n'est vu que par les proches par suite de la disparition de la veillée funéraire et de l'éloignement des membres de la famille. Pour des raisons pratiques ou économiques, les cimetières se trouvent également relégués à la périphérie des villes nouvelles alors que bon nombre de nos villages conservent, en leur centre, leur église et leur cimetière accolé ou proche. Les rituels précis, autrefois connus de tous, sont aujourd'hui exclus des villes et oubliés par nos générations.

Les lettres de condoléances, les veillées mortuaires, les funérailles, le repas funéraire, les manifestations de la douleur ont longtemps constitué une part importante des habitudes sociales de nos parents et de nos grands parents, à une époque où l'ampleur des funérailles reflétait

---

<sup>2</sup> voir « *Histoire de la mort en Occident* » de Philippe ARIES

l'importance sociale du défunt. L'abandon de ces pratiques traduit en réalité une perte progressive de l'expérience sociale de la mort.

On ne meurt plus, on disparaît. L'essence même de la mort, son lien avec la vie, est ainsi refoulée voire déniée. Ce rejet est renforcé dans nos sociétés développées par l'effacement des conceptions religieuses qui traduit, en particulier, le déclin apparent d'une réflexion collective sur le sens et le terme de la vie. Car, l'angoisse de la mort, même enfouie, reste malgré tout très présente, comme le montrent les réactions face à l'apparition récente du Sida. Or, excepté la création d'unités de soins palliatifs dans certains hôpitaux où se pratique un accompagnement du mourant, la lutte contre le Sida mobilise surtout la recherche médicale mais ne suscite pas de remise en cause fondamentale sur la place de la mort dans notre société. La mort n'a pas disparu, elle est simplement refoulée dans le domaine privé.

Enfin, et de manière paradoxale, la surabondance des images de mort sur les écrans de télévision participe, par la virtualisation et l'accoutumance, à un transfert de certains événements liés à la mort vers un monde imaginaire, généralement violent. Cette fausse familiarité avec la mort reste fugace, sans réelle implication personnelle, et constitue un exemple frappant de l'inhibition culturelle de ce sujet dans les sociétés occidentales.

Ce retrait social de la mort au sein du monde civil atteint évidemment la collectivité militaire qui a, pourtant, par essence, une expérience particulière de la mort.

## **2.2.- LE PARADOXE DE LA SOCIÉTÉ MILITAIRE.**

En milieu militaire comme en milieu civil, le thème de la mort n'est pas facile à aborder. Pourtant, si pour les soldats la mort apparaît comme un élément concret, un événement vécu, notamment au cours des récentes interventions extérieures, le discours de l'institution militaire sur ce thème est plus difficile à discerner, voire inexistant.

Au-delà des prises de position individuelles de certains responsables militaires lors de manifestations particulières (baptêmes de promotion, inaugurations, etc.) la mort est écartée du discours officiel ou, du moins, reste évoquée au passé (rites militaires, lieux de mémoire). La préservation du moral des troupes est, tout d'abord, une justification couramment avancée. L'évocation du sacrifice suprême est jugée nuisible pour le comportement des hommes et pour le succès de leur mission.

De plus, la mort vécue au sein d'une unité exécutant une mission comporte toujours, de manière plus ou moins sensible, une connotation d'échec et provoque une remise en cause de la mission et, donc, de l'autorité militaire qui l'a prescrit. Combien de sacrifices acceptés, chantés ou célébrés, ne sont-ils pas, en France, des signes tangibles d'erreurs ou de maladroites du commandement ?

Enfin, la formation militaire française ainsi que les études à caractère social laissent infiniment peu de place à une approche réaliste et conforme à l'expérience sur le terrain des phénomènes liés à la mort (stress, panique individuelle ou collective, médiations humaines et religieuses, connaissance des rituels, modalités du partage de l'expérience au sein de la

collectivité et avec les familles, etc.). Cette expérience de la mort, vécue, subie ou vue, est alors renvoyée à une démarche individuelle au gré de la carrière et des engagements opérationnels.

Certaines nations, comme les Etats-Unis ou l'Etat d'Israël, n'ont pas la même perception de ce sujet. Le foisonnement des études et des publications concernant les aspects psychologiques et sociaux de la mort des combattants, la reconnaissance des blessés psychologiques, le culte des vétérans des opérations récentes témoignent, dans ces pays, d'une grande attention à ceux qui font le sacrifice de leur vie au nom de la foi dans leur mission et du salut de leur patrie.

Cependant, face à ce refus de s'impliquer qui constitue, en quelque sorte une esquivé, l'institution militaire bénéficie de circonstances atténuantes.

En effet, une réflexion sur la mort fait nécessairement intervenir des notions abstraites, subjectives et touchant à la personnalité intime de chacun car elles sont situées à la limite de la philosophie et de la religion. La perspective « d'offrir sa vie pour ceux que l'on ne connaît pas », comme l'affirme le slogan publicitaire, fait appel à une motivation supérieure, à un idéal d'ordre personnel à fondements moral, éthique, religieux ou autre. Il paraît donc délicat d'aborder un tel sujet sans livrer une part de sa personnalité à une époque où, de plus, le risque d'être tué au combat demeure fort limité.

En effet, avec la fin des conflits de décolonisation, le nombre de morts dans le milieu militaire a considérablement été réduit. Il est devenu exceptionnel pour un soldat de mourir dans l'exercice de ses fonctions, même si le nombre de tués et de blessés sur le théâtre de l'ex-Yougoslavie nous invite à nuancer cette dernière affirmation. Si l'éventualité du don de soi ne peut jamais, pour un soldat, être écartée, les conflits actuels n'incitent pas l'institution à prendre l'initiative d'une réflexion ou d'un discours sur le sujet difficile de la mort.

L'apparition de la bombe atomique a également contribué au retrait relatif de la mort de l'univers symbolique du militaire. Soumis pendant près de cinquante années au même risque de guerre nucléaire que les populations civiles, le soldat n'était plus soumis à un risque de mort très supérieur à celui du reste de la population. La perspective d'une destruction massive a alors « banalisé » le risque de mort du soldat.

Avec la fin de la guerre froide s'est estompée, pour l'instant, l'éventualité d'un conflit atomique. Cependant l'apparition de nouvelles armes, missiles, roquettes, et la mise en oeuvre de nouvelles technologies (satellites, laser, etc...) ont apporté une nouvelle dimension au combat moderne dont la guerre du Golfe nous livre une illustration intéressante. Grâce aux armements sophistiqués, aux robots, un espace s'est créé entre le soldat et son adversaire. Cette distance matérielle et psychologique est responsable d'une « virtualisation » ou abstraction du combat moderne. La mort n'est alors plus un phénomène direct et concret, elle se trouve rejetée simplement dans le camp de l'adversaire (pertes irakiennes estimées à 120 000 hommes).

Ces nouvelles armes exercent, de plus, une certaine fascination sur leurs concepteurs et leurs employeurs. Le sentiment de puissance et d'invulnérabilité que procure un missile Tomahawk, la perfection mécanique et électronique d'un avion de chasse moderne font oublier l'autre côté de la trajectoire. Ainsi se développe le concept de guerre propre peut-être par opposition aux guerres sales de nos ancêtres ou bien par opposition à cette guerre bactériologique et chimique qui fut tant redoutée en 1991 dans le désert d'Arabie. Il n'en demeure pas moins que nos ingénieurs ne veulent plus fabriquer des obus qui déchirent les

membres et soufflent les corps, ils fabriquent seulement des choses propres comme des calculateurs de tir pour canons ou des systèmes de guidage électronique pour missiles !

Cette thématique, renforcée par les médias, en particulier par la télévision, a contribué à éloigner la mort de la représentation des combats. L'une des traductions les plus claires de cette tendance est sans doute l'élaboration du fameux concept « zéro mort ». Issu du concept industriel « zéro défaut », cette idée traduit un souci d'efficacité, au nom de la préservation de la vie humaine, et un souci d'ordre moral qui garantit le soutien de l'opinion publique et la légitimité de l'engagement militaire. Mais si ce principe se justifie aussi bien dans le choix des moyens que sur le plan psychologique et moral, son objectif est utopique. Les matériels ne feront jamais la guerre tout seuls et, malgré son haut niveau technologique, l'armée américaine déployée en Arabie Saoudite a connu des pertes, ne serait-ce que par suite de tirs fratricides ou d'accidents. Ce concept « zéro mort » est néanmoins demeuré dans les esprits, au moins dans ceux des dirigeants politiques, et il représente une nouvelle tentative pour repousser la mort du champ de préoccupations des responsables et des acteurs.

La multiplication des interventions à caractère humanitaire a également renforcé cette préoccupation. En effet, la légitimité de ce type d'action militaire semble se fonder sur la capacité à préserver la vie plutôt qu'à infliger la mort. Les volets concernant la sécurité ou l'assistance aux populations sont alors mis en avant tandis que les opérations militaires sont peu médiatisées, voire tenues secrètes. Cette volonté d'effacer la violence inhérente à l'action militaire amoindrit l'inscription sociale de la mort qui est alors vécue comme un échec et une source de culpabilité.

Si des facteurs sociaux, économiques et techniques sont à l'origine de l'effacement social de la mort dans la société civile, ces mêmes facteurs, associés à un poids non négligeable du passé récent et à une évolution des missions, n'incitent pas l'institution militaire à prendre en compte une expérience de la mort très concrètement vécue et qui demeure ainsi réservée au domaine privé.

## CHAPITRE 3

### LES PROBLEMES DE LA CONFRONTATION A LA MORT.

#### 3.1.- GENERALITES - UNIVERSALITE DU PROBLEME.

La rencontre avec la mort est une réalité universelle qui soulève, quel que soit le type d'individu, la question de l'idée de la mort par rapport à soi et de la responsabilité éventuelle dans la mort donnée.

L'idée de la mort, c'est à dire la prise de conscience de sa réalité, est l'élément clé de la confrontation qui introduit l'angoisse, le stress, les traumatismes, bref la peur éternelle des hommes dont parle Stendhal : «*On fera toujours peur aux hommes en parlant de la mort*».<sup>3</sup>

L'émergence de cette idée, l'instant d'angoisse, est vécu naturellement à des degrés différents selon les personnalités, mais il procède toujours d'un sentiment de rejet ou de révolte face à la destruction. C'est la peur de la disparition de soi, de l'anéantissement de son ego, de son identité, de son statut, de ce que l'on représente au plan des liens. Il se traduit souvent dans l'instant crucial par des réactions physiques visibles : teint livide, tremblements, sueurs froides.

Cette angoisse, ou amertume d'impuissance en approchant la mort semble universellement ressenti à des moments ou degrés divers, à l'image du Christ en croix qui s'écrie : «*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?*». Il est difficile de s'imaginer victime, d'être prêt à mourir ou se battre pour les autres.

Au regard de la mort côtoyée, la personnalité peut ressentir le double sentiment d'identification mais aussi de révolte contre l'injustice d'un destin aveugle qui ne respecte pas l'ordre «normal» : «*Pourquoi cet homme ? pourquoi si jeune ?*».

En revanche, lorsque l'individu est acteur de la mort, il est rarement exempt d'interrogation sur sa propre responsabilité. C'est souvent un sentiment premier de culpabilité qui émerge. Selon un rapport américain établi après la seconde guerre mondiale, cette évacuation de la responsabilité est marquée par le fait que seul 15% des soldats engagés dans le conflit tiraient en visant.

---

<sup>3</sup> in «*Vie de Rossini*», Stendhal

De même, il semble évident que ces interrogations soient plus faciles à assumer à distance que face à face, par l'artilleur ou l'aviateur que par le cavalier ou le fusilier.

La confrontation à la mort a toujours induit des constantes d'angoisse, de révolte ou de culpabilité. Estompée pendant un temps, cette rencontre réapparaît pour le militaire français de plus en plus aujourd'hui.

### **3.2.- ACTUALITE DE LA CONFRONTATION.**

Depuis une dizaine d'années, l'engagement de l'armée dans différents conflits à travers le monde a remis la mort à la «pointe de l'actualité», dans le quasi-quotidien du militaire, alors qu'elle était pour lui sinon totalement occultée, du moins presque devenue une image d'Epinal, comme il a été vu au chapitre précédent.

Ce renouveau de la rencontre du soldat et de la mort est actualisé et original sous quatre aspects : la nouvelle prise en compte d'une mort concrète après les années de routine de mort virtuelle, l'engagement dans le cadre de missions inhabituelles qui rendent la mort plus difficile et plus sournoise, le spectacle de la mort à grande échelle où le militaire n'est plus qu'un acteur passif, et enfin l'environnement médiatique qui donne un écho particulier de la confrontation de l'homme à la mort.

#### **3.2.1.- Le retour de la mort réelle**

Le retour à la réalité de la mort est le premier trait de ce renouveau d'un soldat qui s'était entraîné durant des années dans le virtuel et qui pensait que la technique le protégeait de sa faiblesse.

Le développement de la simulation et le caractère factice de l'entraînement, sans doute aggravés par des efforts saugrenus de réalisme, participent de cette impression de virtualité de la mort ou d'occultation déjà évoquée. La mise en face de la réalité est d'autant plus nouvelle et difficile pour le soldat.

La part grandissante de la technicité des armements creuse aussi l'écart entre le supposé du soldat et le vécu réel. L'augmentation de la portée et de la précision des armes, le développement des dispositifs de protection accroît chez le militaire le sentiment d'invulnérabilité. Le soldat, avec son équipement, en arrive à être considéré comme un «système d'armes», comme une machine, éternelle. Cette impression s'est particulièrement concrétisée lors de l'engagement du Golfe avec la mise en évidence des frappes aériennes et «chirurgicales», et le succès d'une guerre frôlant le «zéro mort» du côté allié. La réalité du conflit yougoslave n'en est que plus pénible : malgré la technique, il faut envoyer des hommes au contact, risquer leur vie et, parfois, mourir. A l'ère des missiles, on meurt toujours d'un coup de fusil.

Le développement technique de l'adversaire aiguisé également la réalité de la mort chez le soldat. Lors de l'opération «Tempête du Désert», l'idée traumatisante de la mort a touché essentiellement les militaires persuadés de la menace chimique, nouvelle et apportée par des vecteurs modernes, dont la parade est mal maîtrisée.

### 3.2.2.- La mort et les nouvelles missions

Le caractère nouveau des missions d'interposition ou de maintien de la paix met le soldat en situation originale face à la mort pour trois raisons : le cadre restrictif d'emploi des armes, le contraste entre les volets humanitaires et militaires des missions et le sentiment de non-respect des «lois de la guerre».

Les règles d'emploi des armes, spécifiques à ces missions et contraires à la formation de base, sont habituellement réduites à la légitime défense, mais dépassent souvent l'entendement du soldat, habité par la hantise d'avoir un mauvais réflexe dont les conséquences seraient sans commune mesure avec le seul effet immédiat de son geste. L'impression de «flou» dans ces consignes ou, plus généralement, dans la mission elle-même renforce pour lui le sentiment de «cible vivante» pour l'ennemi, d'impuissance face à une mort qu'il est susceptible de recevoir sans réelle riposte possible.

Le contraste entre les volets humanitaires et militaires est également particulier pour le militaire confronté à ces nouveaux types de missions multiples. Il consacre une bonne partie de son temps en effectuant des activités dans le calme et la sérénité (distribution de nourriture, soins, aides diverses...). Il s'agit plutôt de préserver la vie que de donner la mort. Lorsque surgit la balle d'un sniper ou un obus de mortier, la surprise est totale.

Dans ces nouveaux conflits, au Rwanda ou en Bosnie en particulier, l'affrontement entre les parties ne respecte plus les «lois de la guerre» puisqu'il ne s'agit pas d'une guerre mais d'une entreprise de massacre, où tuer est une fin en soi. Le militaire interposé n'y trouve plus ses repères supposés classiques. Ainsi, le carnage fait par un obus dans une rue, la mort d'un enfant tué par un sniper ou la découverte d'un charnier sont des réalités, peu envisageables auparavant pour nos soldats, et qui surviennent aujourd'hui comme un environnement mortel nouveau.

En somme, les différentes facettes de cette situation originale de face à face avec la mort, due aux nouvelles missions, conduit souvent le soldat à se demander le sens de sa présence sur un théâtre et la raison d'une prise de risque allant jusqu'à se faire tuer.

### **3.2.3.- Le spectacle de la mort**

Il s'agit d'un rapport à la mort particulier, rencontré notamment sur les théâtres du Rwanda ou de la Bosnie alors que le soldat assiste passivement à la vision de massacres de civils, de charniers ou même enseveli lui-même des cadavres sur une grande échelle.

Cette relation avec la mort est vécue de manière indirecte, plus comme un spectacle que comme un risque personnel pouvant mener à sa propre fin.

Contrairement à d'autres métiers spécifiques (médecins, pompiers...), cet état de spectateur, non-actif ou au mieux militaro-fossoyeur, est relativement nouveau pour le soldat. Les réactions qui en découlent et qui seront développées plus bas, comme le sentiment de «non assistance à personne en danger» ou l'identification plus ou moins marquée avec les corps qu'il côtoie, sont donc bien particulière de ce contact avec la mort.

### **3.2.4.- Le rôle des médias**

Dire l'importance de la présence médiatique dans les conflits actuels est devenu banal. Cependant le rôle caractéristique que jouent les médias dans la relation à la mort est à souligner.

Ce rôle peut-être défini aujourd'hui par trois volets :

- la diffusion d'une information brute rendant compte d'un décès : la rapidité de la transmission de l'information brute quel que soit le lieu rend plus proche, donc plus sensible, la mort d'un parent ou d'un ami qui aurait été moins douloureuse avec la distanciation du temps,

- la visualisation généralisée d'images violentes de conflits en cours (rencontre potentielle avec la mort),

- et, surtout, la possibilité d'assister à la mort «en direct» : l'assassinat d'un sapeur à Sarajevo devant les caméras en est l'illustration. Voir l'«instant» de la mort est évidemment essentiel ; sa diffusion, en particulier auprès des proches, apporte une dimension nouvelle à ses conséquences et aux réactions personnelles.

## **3.3.- LES EFFETS DE LA CONFRONTATION.**

Les conséquences de cette rencontre du soldat avec la mort, outre celles, universelles, évoquées plus haut, revêtent différents aspects plus ou moins vécus par les individus. Des aspects positifs, parfois, mais surtout des problèmes marqués par une échelle d'effets négatifs. Des éléments de réflexion pour leur prise en compte seront développés au chapitre suivant.

### 3.3.1.- Les effets positifs

Leur caractère «positif» s'exerce sur la collectivité ou sur l'individu et, sans être exhaustif, il peut en être évoqué deux : la motivation ou l'accoutumance.

La «motivation» ou cohésion anime un groupe ou une personne dont un proche a été tué. Il s'agit de la rencontre ou de la découverte de la mort réelle, l'émergence de valeurs différentes pouvant être communes et qui engendrent une réaction concrète des vivants. Selon les termes de monseigneur Dubost, évêque aux armées : *«Le décès d'un compagnon n'occasionne pas nécessairement un traumatisme anéantissant. Dans sa mort, souvent, est donnée une impulsion plus forte : par respect, l'élan renaît.»*.

Cet élan pose le problème du sentiment de vengeance qui intervient dans nombre de mouvements au spectacle d'un proche ou d'un innocent tué. Juste ou injuste, ce sentiment est une réaction, une révolte naturelle face à la mort, qu'il s'agit de canaliser pour en maîtriser les effets : c'est l'un des rôles du chef militaire.

La rencontre répétée avec la mort peut également faire naître une accoutumance. *«Ce sont les premiers cadavres qui sont difficiles. Au bout d'un millier on s'habitue !»* a-t-on pu entendre de la part d'un «soldat-fossoyeur» du Rwanda. Cette accoutumance a pour effet bénéfique, sinon favorable, de libérer le combattant de l'angoisse existentielle en levant un peu le tabou de la mort.<sup>4</sup>

Mais l'expérience de la mort de l'autre ne suffit pas à se convaincre de la réalité de sa propre mort. L'inquiétude du premier assaut, du baptême du feu se transforme, au fil des occasions heureuses, en une familiarisation et un sentiment d'invulnérabilité ou d'immortalité qui balaye la peur ; seule la blessure rappelle la présence de la mort. *«... au combat j'éprouve une sorte d'allégresse... mais j'ai été touché deux fois, salement... La peur est revenue. Je suis redescendu immédiatement. Il n'y avait plus d'état second.»*<sup>5</sup>.

Côtoyer la mort peut présenter l'avantage de susciter des réactions positives et d'acquérir une certaine familiarité apaisante qui doivent néanmoins rester lucides.

### 3.3.2.- Les effets négatifs

Cependant, les problèmes dus à la relation du soldat avec la mort ont souvent des caractères négatifs, dont le plus courant et le plus universel a déjà été abordé : la peur. Ces effets peuvent être étudiés selon le type de relation vécue : directe ou indirecte, prolongée ou

<sup>4</sup> Dans le cas du Rwanda, cité en exemple, l'exposition prolongée au spectacle de cadavres a parfois dépassé l'effet d'accoutumance pour devenir un effet négatif traumatisant.

<sup>5</sup> in *«Les champs de braises»*, Helie de Saint-Marc

de courte durée, dont nous avons brossé plus haut le panorama actuel ; Ils peuvent également s'appliquer de manière immédiate ou différée. Nous n'évoquerons ici que quelques points de repère.

Rappelons tout d'abord que la sensibilisation à la mort est fonction de la violence du danger. Les conséquences sont d'autant plus traumatisantes que l'impact est surprenant : c'est le cas des nouvelles confrontations citées au paragraphe précédent.

Il convient de noter pareillement que l'acuité des effets est d'autant plus forte que la mort concerne les proches. Cela est vrai d'un point de vue relationnel évident, mais également par rapport à l'identification possible entre le mort et un parent ou un ami. La similitude ethnique des cadavres en Yougoslavie y a rendu le problème beaucoup plus aigu pour le soldat français qu'en Somalie ou au Rwanda. De même, le fait d'être confronté avec des morts d'enfants (éventuellement de vieillards) accroît les réactions.

D'une manière générale, les traumatismes créés par la rencontre avec la mort (ou l'idée de la mort) peuvent toucher tous les militaires en situation, sans qu'il soit réellement possible de déterminer *a priori* les hommes ou les circonstances : plus ou moins grande fragilité des caractères, stabilité du groupe social (le soldat chargé de famille a-t-il le sentiment de pouvoir être remplacé ?), cumul des facteurs déclenchants... Il s'agit de névroses traumatiques ou stress post-traumatiques.

Les effets peuvent être immédiats et un militaire exposé peut «craquer». C'est le cas extrême d'un jeune soldat en Bosnie qui, découvrant le cadavre d'un enfant mort, se lance torse nu en hurlant vers les lignes serbes ; hospitalisé, il déambulera dans les couloirs, une cible peinte sur la poitrine.

Mais, dans leur immense majorité, les soldats «tiennent». Cependant les traumatismes peuvent être différés. Les réflexions sont unanimes sur les expériences des opérations et de la mort : «...*cela ne pourra que laisser des traces... ils ne sont plus comme avant... c'est trop fort pour que cela ne marque pas les hommes et ne les lient pas quelque part.*». Ce lien mental de ceux qui ont subi la confrontation avec la mort est souvent difficile à exprimer et reste une blessure intériorisée. Après la guerre du Vietnam, les cas de suicide ou de troubles mentaux a été particulièrement important, souvent faute d'avoir pu communiquer à d'autres cette épreuve psychique. Il y a néanmoins eu une reconnaissance de ces blessures psychologiques, contrairement à ce qui se pratique en France.

Ce problème du retour à la vie «normale» et de l'incommunicabilité des troubles subit *a posteriori* est particulièrement accru chez les appelés. Volontaires pour une mission donnée, ils sont rendus à la vie civile parfois immédiatement à l'issue de l'opération et ne peuvent bénéficier du cadre familial de leurs «camarades de combat», le plus apte à recueillir les impressions, les peurs ou les traumatismes d'une expérience commune.

Si la peur de la rencontre avec la mort est universelle, elle est d'une actualité particulière pour le soldat français. Ses effets sont multiples mais les possibilités d'impacts traumatisants sont nécessairement à prendre en compte : quels éléments de réflexion pour les aborder ?

## CHAPITRE 4

-

### ELEMENTS DE REFLEXION

Si la confrontation à la mort du soldat se pose en de nouveaux termes aujourd'hui, l'institution militaire doit-elle repenser sa manière de la prendre en charge ?

Cette question peut être posée autrement : les effets négatifs observés sont-ils combattus par des méthodes appropriées, et s'ils ne le sont pas peuvent-ils l'être ?

Il serait faux de dire que les armées ne se soucient pas des effets négatifs de la confrontation du soldat avec la mort mais il serait également tout aussi faux de dire que le problème est pensé dans toute sa dimension.

Une réflexion peut indéniablement être engagée en distinguant la préparation du soldat à la confrontation avec la mort, le moment de la confrontation et enfin celui de l'après confrontation.

#### **4.1.- LA PREPARATION DU SOLDAT A LA CONFRONTATION A LA MORT.**

##### **4.1.1.- Le discours**

Quelque soit l'évolution des valeurs dominantes de la société civile, il serait dangereux pour l'efficacité des armées d'ériger en dogme le concept du «zéro mort». La réalité est que la guerre moderne tue.<sup>6</sup> L'occultation totale de la mort dans la préparation au combat du soldat risquerait donc d'avoir des effets dévastateurs sur son psychisme au moment crucial de la découverte de cette dure réalité.

Le culte du drapeau, le discours sur l'honneur, l'entretien de la mémoire des héros morts pour la patrie, les décorations font partie du système de valeurs mises en place par les armées pour accoutumer le soldat à l'idée de la mort.

Faut-il aujourd'hui davantage verbaliser cette mort, que ce soit dans le discours du recrutement ou dans celui de la formation ?

---

<sup>6</sup> La guerre du Golfe a effectivement fait très peu de morts du côté allié, par contre les estimations approchent les 120 000 tués du côté irakien.

L'exemple de la dernière campagne de promotion de l'armée de terre sur le thème «connaissez-vous quelqu'un qui serait prêt à mourir pour vous sans vous connaître» incite à beaucoup de prudence en la matière. Plusieurs spécialistes de la communication consultés par les rédacteurs du présent rapport ont trouvé la formule trop agressive. *A priori*, le candidat à une carrière militaire ne s'engage pas pour mourir mais plutôt pour servir. Beaucoup d'officiers du collège interarmées de défense considèrent d'ailleurs la mort en service autant comme un échec que comme un sacrifice dans les conflits où la France est engagée depuis une dizaine d'années<sup>7</sup>. Il faut reconnaître que l'enjeu n'apparaît pas vital pour le pays. La mort ne semble donc pas être un thème à mettre en avant dans le discours du recrutement.

Quant au discours tenu pendant la formation du soldat, il intègre bien sûr la valorisation des camarades morts au champ d'honneur. Force est de constater d'ailleurs que plus le temps éloigne les vivants de ces morts, plus la mort apparaît comme virtuelle.

Très souvent les cadres des armées sont hostiles à une trop grande verbalisation de la mort pendant la formation. Outre la dimension «tabou» de ce sujet, (l'expression sujet tabou ne faisant d'ailleurs pas l'unanimité), une mort trop verbalisée leur paraît dangereuse pour l'efficacité de l'«organisation du courage» mise en place par les armées. Cela pourrait être formulée par l'expression «trop de discours tue le discours». Tout le problème est de fixer la limite. S'il convient donc de limiter la verbalisation de la mort pendant la formation, il ne faut pas pour autant l'occulter.

Comment dès lors ne pas l'occulter sans la verbaliser?

La verbalisation implicite est sans aucun doute la solution. Elle a également pour avantage de ne pas poser le problème du sens de la mort et donc de la vie, qui devient de plus en plus une affaire personnelle, une affaire dans laquelle chacun souhaite pouvoir avoir son opinion.

On ne parlera donc pas de la mort mais du sacrifice. Si la mort n'est pas valorisée dans la société civile, le sacrifice l'est toujours d'une certaine manière. On se reportera avec intérêt à l'ouvrage du philosophe Luc Ferry, «L'homme-Dieu ou le Sens de la vie» qui explique que l'homme moderne accepte de moins en moins de se sacrifier pour des entités transcendantes comme Dieu, la patrie, la révolution mais qu'il est par contre prêt à le faire pour d'autres humains, notamment pour ceux auxquels il est lié par des sentiments. Ce type de discours se retrouve dans la Légion étrangère où l'on se sacrifie pour l'honneur certes, mais surtout pour ses camarades (*Legio patria nostra*).

#### 4.1.2.- la formation pratique

Il est également possible d'aborder la mort de manière indirecte par la formation pratique.

La connaissance du stress et donc sa dédramatisation doivent permettre à l'individu de mieux faire face à sa confrontation avec la mort. Les soldats belges reçoivent ainsi une formation au stress avant de partir en «ex-Yougoslavie»<sup>8</sup>. L'avantage de ce type de formation

<sup>7</sup> voir ANNEXE A

<sup>8</sup> Le Centre de psychologie de crise (CPC) de l'Hôpital militaire Reine Astrid est le promoteur pour l'armée belge de ce type de formation

est également de permettre aux officiers d'avoir les bonnes réactions face à leurs soldats en situation de stress.

Les autres moments pendant lesquels la formation peut renvoyer de manière indirecte au problème de la mort sont les séances d'information sur les systèmes d'assurance sur la vie auxquels on incite le militaire à souscrire compte tenu des «risques du métier». Ce peut être également lors d'exercices menés avec le plus de réalisme possible, même s'il est par définition impossible de reconstituer la réalité de manière virtuelle.

Le problème de la mort doit également être traité avec celui de la responsabilité. Pour les cadres, la formation devrait envisager une information (il serait déplacé et hors de question que cela soit matière à examen) sur les réflexes à avoir en cas de mort d'homme (manière de traiter les corps, cérémonial, éléments éventuels à réunir pour une commission d'enquête). Une réflexion sur l'importance du travail de deuil au sein d'un groupe de combat et les effets que peut avoir une mort d'homme devrait également être conduite.

## **4.2.- PENDANT LA CONFRONTATION.**

### **4.2.1.- La nécessité de la cohésion**

Autonomie et responsabilité permettent une bonne prise en charge du stress de mort par l'individu, ce qui veut dire qu'il ne faut faire partir au combat que des unités dotées d'une forte cohésion. La modularité dans le nouveau concept d'emploi des forces a donc une limite. Celle-ci a bien été perçue avec la mise en place de camps de cohésion avant le départ en opérations. Mais la durée et l'organisation de ces camps atteignent-ils le but recherché? Il convient d'avoir à l'esprit que le groupe de combat est la seule structure sociale apte à traiter immédiatement le trauma.

### **4.2.2.- Le rôle des aumôniers**

Le rôle des aumôniers est fondamental en opération. C'est vers eux tout naturellement que se tournent les soldats confrontés à la mort d'un des leurs. C'est à eux que l'on demande tout naturellement de rendre le culte des morts. Dans ces moments douloureux, le soldat est reconnaissant à l'aumônier d'être là, d'être le signe extérieur du sens de cette mort. Cela ne veut pas pour autant dire que l'on partage les idées de la confession de l'aumônier.

Paradoxalement, la mort est très rarement un sujet que le soldat aborde avec l'aumônier. Il en parlera plus facilement avec ses camarades ou ses supérieurs, ou encore avec sa famille. Les aumôniers peuvent sans doute être davantage utilisés pour aider le soldat confronté à la mort, mais sous la réserve impérative du respect des règles de tolérance et des convictions intimes. Cela suppose de favoriser au maximum la proximité avec les hommes en opérations.

Cela suppose également de sensibiliser les aumôniers à ces questions qui sont très peu débattues au sein des aumôneries et ce, quelque soit leur confession.

Par ailleurs le problème de la présence d'aumôniers musulmans se pose dans des armées françaises qui incorporent de plus en plus de jeunes issus de populations maghrébines<sup>9</sup>.

#### **4.2.3.- Le respect des morts**

Le soldat est viscéralement et fondamentalement attaché au respect des morts, qu'ils soient amis, ennemis ou civils. Pendant les opérations au Rwanda, plusieurs soldats ont été choqués par l'usage des fosses communes sans cérémonies rendues aux morts, même s'ils en comprenaient la nécessité en raison du nombre et des risques d'épidémies. Les officiers doivent être sensibilisés à cette question qui a un impact très fort sur le moral des soldats. Ils doivent être à même de pouvoir célébrer «le culte des morts». Celui-ci ne doit pas être obligatoirement religieux. La majorité des officiers estiment d'ailleurs que la présence des aumôniers à ces cérémonies ne doit se faire que si l'intéressé ou sa famille en ont exprimé la demande. Monseigneur Dubost, évêque aux armées plaide pour un service public de la religion civile assuré par les aumôniers catholiques. Ce concept ne répond pas complètement à une réelle demande de cérémonial laïque et militaire, cérémonial dans lequel peut s'insérer une partie religieuse. Ce cérémonial mériterait sans doute aujourd'hui d'être revu et adapté en fonction de cette demande.

### **4.3.- APRES LA CONFRONTATION.**

#### **4.3.1.- La reconnaissance de l'expérience**

Le soldat qui a été confronté à la mort est très souvent victime d'une double souffrance : celle d'avoir vu la mort des autres mais également celle d'avoir entrevu sa propre mort. Il a pu également être obligé d'enfreindre l'interdit du «tu ne tueras point». A cette double souffrance peut donc s'ajouter une culpabilité.

Dans l'Antiquité, des cérémonies religieuses avaient pour fonction à la fin de la guerre, de réintroduire le soldat dans la normalité civile. Elles avaient pour mérite de l'aider à prendre en charge la souffrance ou la culpabilité.

L'importance d'une manifestation publique de reconnaissance de l'expérience de la mort vécue par les soldats reste d'actualité. Elle est pratiquée lors d'opérations majeures, comme la

---

<sup>9</sup> L'islam est la deuxième religion en France après le catholicisme.

guerre du Golfe. Les soldats à leur retour à Toulon ont été ovationnés par la foule qui les a accueillis. Il conviendrait de systématiser ces accueils «populaires». Cela suppose que la cause pour laquelle le pouvoir politique envoie le soldat se battre soit noble et reconnue. Le retour des soldats d'Indochine fut ainsi une catastrophe et favorisa le développement de la pathologie du trauma chez ces anciens combattants.

La remise de décorations est également une manière pour la société de reconnaître l'expérience traumatisante qu'est la confrontation à la mort. La dimension psychologique de cette confrontation a du mal à être reconnue par l'Institution militaire. Beaucoup de cadres estiment en effet la blessure psychologique comme contraire aux valeurs liées au courage viril développées dans la culture des armées. Une évolution semble cependant apparaître en la matière. Beaucoup de jeunes officiers supérieurs admettent aujourd'hui que l'on puisse décorer un blessé «psychologique» qui s'est distingué dans un fait d'armes.

Ce type de blessure est de moins en moins considéré comme honteux. C'est là sans doute un apport de la société civile qui reconnaît et attache de plus en plus d'importance à la chose psychologique.

#### **4.3.2.- La nécessité de l'accompagnement**

S'il faut veiller à la qualité de l'accueil du soldat à son retour d'opérations, il convient également de l'accompagner psychologiquement. Le soldat ne diffère pas en cela de la victime d'attentats ou de prises d'otages. Ce n'est pas parce qu'il a été entraîné, préparé à la confrontation avec la mort qu'il n'en sera pas pour autant traumatisé.

L'école psychanalytique particulièrement développée au sein du service de santé des armées, a trop souvent tendance à expliquer le trauma dû à une confrontation avec la mort par une faiblesse préexistante chez le sujet. Cette explication individuelle aboutit à la médicalisation du trauma et donc à la négation du rôle de l'institution militaire dans sa prise en charge.

Il y a cependant sans doute place dans les armées pour la création de groupes d'accompagnement composés de psychologues mais aussi d'officiers, de sous-officiers ou de soldats sensibilisés au problème du trauma, c'est à dire de camarades avec lesquels le soldat acceptera de parler de son expérience. Ces «îlots de confiance» au sens de Michaël Pollack<sup>10</sup> sont des médiations sociales plus que jamais nécessaires. Entre ne rien faire et la médicalisation souvent psychanalytique qui a une influence sur l'aptitude médicale du soldat, le groupe d'accompagnement a un rôle à jouer.

---

<sup>10</sup> in «L'expérience concentrationnaire, essai sur le maintien de l'identité sociale », Michaël Pollack.

## CONCLUSION

Le soldat entretient une relation particulière avec la mort. Cette relation a évolué avec le temps, parallèlement à l'évolution de la culture.

La société occidentale d'aujourd'hui, au nom des valeurs individualistes qui la dominent, sacralise la vie de l'être humain. Le soldat qui, par nature, est appelé à la confrontation avec la mort est donc plus que jamais un être marginal, un être à part.

Il n'y a aucune raison pour que ce particularisme ne s'accroisse pas dans un proche avenir avec le passage à l'armée de métier. Ce particularisme ayant une influence sur la psychologie et sur le moral du soldat, l'institution militaire doit plus que jamais s'y intéresser pour en limiter les effets négatifs sur l'efficacité de notre système de défense.

## ANNEXES

### A.- RESULTAT D'ENQUETE

Effectuée auprès de 81 stagiaires français de la 3<sup>o</sup> promotion du Collège interarmées de défense

#### 1.- Dans le cadre du service, avez-vous été directement confronté à la mort d'un être humain ?

- par maladie : 21
- par accident : 65
- par suicide : 25
- au combat : 10
- autre : 4 assassinats  
1 rixe
- jamais : 3

*Peu d'officiers-stagiaires ont été confrontés à la mort en opération mais surtout à celle causée par maladie ou par accident. Il s'ensuit souvent plutôt des réactions de fatalité, voire de révolte devant la bêtise des causes ou des fautes de commandement. Pour certains, le côtoiement régulier de la mort les rends insensibles, excepté pour les morts d'enfants et pour la majorité la mort d'un être humain renvoie à sa propre mort*

#### 2.- La mort d'un soldat en activité, est-ce :

*(est indiqué le nombre de réponses affirmatives)*

	<b>pour vous</b>	<b>son entourage</b>	<b>sa famille</b>
<b>un échec</b>	35	19	19
<b>normal</b>	5	5	3
<b>acceptable</b>	26	14	6
<b>un sacrifice</b>	30	24	31
<b>glorifiable</b>	9	12	12
<b>héroïque</b>	13	6	8
<b>autre ?</b>	. épreuve . risque du métier . compréhensible . inacceptable	. drame . épreuve . scandale . inacceptable . regrettable . risque du métier . une catastrophe	. drame . injustice . inacceptable . scandale . fatalité . une catastrophe

**L'idée de la mort au combat transfigure-t-elle l'existence du soldat ?**

<b>OUI : 36</b>	<b>NON : 36 (+5 sans avis)</b>
-----------------	--------------------------------

**Est-elle un simple risque professionnel ou relève-t-elle d'une dimension morale ou spirituelle plus large ?**

**Risque : 1/3      Dimension morale: 1/3      Les deux : 1/3**

**Pensez-vous que la nation doive toujours honorer la mémoire des soldats tombés pour la défense de la patrie ?**

**A la quasi unanimité (moins 1) : OUI**

*La perception de la mort du soldat est très diversement partagée selon les sensibilités mais surtout selon la vision concrète que l'on en a : catastrophe inacceptable, fatalité, risque du métier. En fait, la mort ne peut être « évaluée » que cas par cas et la prise en compte d'une dimension particulière est souvent personnelle.*

*En revanche, paradoxalement, la nécessité de mémoire des soldats tombés semble une évidence pour tous.*

**3.- Avez-vous déjà parlé de la mort liée à l'activité militaire avec :**

	<b>ami</b>	<b>ennemi</b>	<b>civil</b>
<b>subordonnés</b>	59	28	29
<b>supérieurs</b>	41	22	25
<b>pairs</b>	64	28	41
<b>famille</b>	51	23	36
<b>religieux</b>	27	12	25
<b>médecin</b>	16	9	12

*La mort reste un sujet pudique. On en parle relativement sans difficulté avec ses pairs ou ses subordonnés, voire ses supérieurs, mais il est difficile d'aborder le thème avec des personnes extérieures, pourtant bien à même de connaître le sujet (médecin, religieux). Il est à noter également la demi-réserve vis-à-vis de la famille, qui est souvent la première concernée.*

**4.- Estimez-vous que votre formation vous a bien préparé à accepter...**

**conflit classique :                      OUI : 42                      NON : 33**

**maintien de la paix :                      OUI : 29                      NON : 44**

**différence entre les deux :              OUI : 35                      NON : 33**

**influence sur le jugement :              OUI : 31                      NON : 37**

*Le jugement sur l'efficacité de la formation est très nuancé. Cette efficacité provient surtout de la démarche personnelle voire religieuse que chaque individu a effectué.*

*Les opérations de maintien de la paix posent problème : il est difficile de mourir dans une non-guerre, pour l'ONU et non pour son pays.*

**5.- Estimez-vous avoir été formé pour préparer vos subordonnés à ce type d'épreuves ?**

OUI : 26                      NON : 50

*Alors que les officiers stagiaires se trouvent somme toute plutôt bien préparé à leur propre mort, leur formation vis-à-vis de leurs subordonnés leur semble insuffisante. Outre le réalisme des exercices qui participe à une approche de l'idée de la mort, trois mots-clés peuvent être retenus pour une bonne formation aux risques de la mort : responsabilité, compétence et cohésion.*

**6.- Estimez-vous qu'un fait psychique mérite une décoration ?**

OUI : 38	NON : 20	PEUT-ETRE : 13
----------	----------	----------------

*Malgré quelques réserves dues, en particulier, à la nécessité d'une étude au cas par cas, une majorité d'officiers stagiaires se déclare favorable au principe de remise de décoration à un blessé psychique. La décoration, rappelons-le, récompense le fait d'armes, non pas la blessure. C'est donc en vertu de ce seul critère que peut être décidé l'octroi d'une décoration.*

**7.- Est-ce que la mort d'un combattant nourrit un esprit de vengeance ?**

NON : 19

OUI : 36

CELA DEPEND (des circonstances et des personnes concernées) : 12

*Là encore, les réactions face à la mort d'un combattant sont étroitement liées aux circonstances et aux personnes concernées. Cependant, une majorité de réponses semble indiquer que la mort d'un combattant suscite effectivement une réaction de vengeance parmi ses proches. Cette réaction doit être tempérée, guidée, au sein des régiments par les chefs impliqués localement.*

**8.- Cet esprit de vengeance vous semble-t-il juste ou faut-il lui résister ?**

JUSTE : 15

RESISTER : 56

*En tenant compte de chaque situation, il ressort que l'esprit de vengeance peut être légitime si la mort est ressentie comme injuste. Pourtant la plupart des réponses s'accorde pour souligner la nécessité de canaliser la réaction au nom de la morale, de l'efficacité militaire, de la sûreté des biens et des personnes.*

**9.- Les funérailles d'un soldat doivent-elles nécessairement bénéficier d'une liturgie....?**

	officielle	civile	religieuse
OUI	61	15	12
NON	2		
peut-être	6	4	33

*S'il faut évidemment tenir compte de la volonté du soldat et des familles, notamment pour l'aspect religieux de la cérémonie, une importante majorité de réponses se déclare favorable à l'impérieuse nécessité d'une cérémonie officielle et civile. Cette volonté traduit une exigence de reconnaissance du sacrifice mais également l'expression du sens de la mort pour le soldat.*

**10.- commentaires libres**

*Les différents commentaires peuvent se regrouper autour de plusieurs thèmes :*

- l'évolution de la société (la mort est un tabou) et des missions (la mort spectacle),*
- l'impact de l'évolution des armées vers la professionnalisation sur l'identité, l'engagement et la mort du soldat,*
- la spécificité du métier militaire où la mort est l'aboutissement suprême de l'engagement et où le chef joue un rôle essentiel dans la définition et le sens de la mission,*
- l'aspect personnel, voire intime, de la mort pour le soldat qui ne peut échapper aux interrogations ultimes concernant son engagement et les circonstances particulières de l'opération.*

*Ces commentaires révèlent bien le sentiment diffus qui règne autour de ce sujet délicat. L'institution militaire doit accompagner son évolution d'une réflexion sur un sujet pourtant tabou au sein de notre société. Pourtant, la spécificité du métier militaire et les nouvelles répercussions engendrées par la mort de nos soldats sont de nature à susciter une nouvelle prise de conscience parmi les cadres et les hauts responsables de nos forces armées.*

## **B.- BIBLIOGRAPHIE**

### **a.- Livres**

- Claude BARROIS *PSYCHANALYSE DU GUERRIER*  
Editions *Hachette*, 1988
- Gaston BOUTHOU *LES GUERRES*  
Coll. *Que sais-je ?*, P.U.F., 1969
- André CORVISIER *LA GUERRE - Essais historiques*  
*Presses Universitaires de France*, 1995
- André CORVISIER *LES HOMMES, LA GUERRE, LA MORT*  
Editions *Economica*, 1985
- IGA DEFOURNEAUX *GUERRE DES ARMES, GUERRE DES HOMMES*  
Collection *Esprit de Défense*, 1994
- Gilbert DURAND *LES STRUCTURES ANTHROPOLOGIQUES DE L'IMAGINAIRE*  
Editions *Dunod*, 1992
- Luc FERRY *L'HOMME-DIEU OU LE SENS DE LA VIE*  
Editions *Grasset*, 1991
- Pierre HASSNER *LA VIOLENCE ET LA PAIX*
- Armelle LE BRAS-CHOPARD *LA GUERRE, THEORIES ET IDEOLOGIES*  
*Clefs / Politique*, 1994
- Michaël POLLACK *L'EXPERIENCE CONCENTRATIONNAIRE, ESSAI SUR LE  
MAINTIEN DE L'IDENTITE SOCIALE*  
Editions *Métailié*, 1990
- Hélie de SAINT-MARC *LES CHAMPS DE BRAISES*  
Editions *Albin Michel*, 1995
- OUVRAGE COLLECTIF *STUDIES IN SOCIAL PSYCHOLOGY IN WORLD WAR II*  
*Princeton University Press*, 1949

**b.- Articles**

- A. BORDIER, G. BRIOLE     *PSYCHOLOGIE DU COMBATTANT. EXIGENCES DES MEDIAS  
ET ETHIQUE DU PSYCHIATRE MILITAIRE*  
*Médecine et armées, 1995, 23, 5*
- Louis CROCQ                 *PANORAMA DES SEQUELLES DES TRAUMATISMES PSYCHIQUES.*  
*Psychologie Médicale, 1992, 24, 5*
- M. LASSAGNE, P. CLERVOY,     *TROUBLES PSYCHIQUES PRESENTES EN SITUATION DE*  
A. SPIEGEL, P. EONO, J.D. FABRE,     *GUERRE DANS LE GOLFE ET EN EX-YOUGOSLAVIE*  
F. LEBIGOT, C. DOUTHEAU                 *Médecine et armées, 1995, 23, 5*
- Olivier SERNICLAES             *SOUTIEN PSYCHOLOGIQUE A L'ACTION*  
*Journées D.G.A - Sciences et Défense, Ed. Dunod, 1996*
- André THIEBLEMONT         *LES RECHERCHES SUR LE COMBATTANT*  
*Défense Nationale, Novembre 1995*